





Marguerin Le Louvier

Comment devrions-nous vivre ?

1

Illustré  
par Camille Viala  
[@post\\_.tenebra\\_.lux](#)



Les Éditions Douteuses

# CHAPITRE 1

---

Lyon - 1992



## Préambule

On raconte que le cerveau invente des images lorsqu'il est privé de vue. Qu'il pète tellement la dalle qu'il produit des hallus. Quand il était petit, juste avant de s'endormir, Lazare rêvait éveillé à des géométries. Il voyait apparaître au-dessus de son lit des objets faits de la même mousse que les frites des piscines municipales et qui mesuraient des centaines de kilomètres. L'obscurité se remplissait de cubes, de cloches, de tubes. Et plus il faisait noir, et plus Lazare serrait ces objets fort, très fort contre lui. Avant de les relâcher, et de les voir s'envoler pour disparaître dans la nuit. Plus ces objets étaient grands et plus ils étaient légers. Avec le temps, ces objets impossibles se sont fait de plus en plus rares. Mais ils revenaient parfois. C'était comme une fièvre d'enfant, qu'un rien faisait pousser : une poussière dans le nez, un microbe, une émotion trop violente pour qu'un gamin puisse la supporter. Puis les objets s'évanouirent pour de bon.

Quand ils réapparurent, une décennie plus tard, ce fut pour avertir Lazare de grands bouleversements. C'étaient comme si des anges avaient surgit d'un orage, jouant trompettes et clairons, et plus les anges jouaient, et plus la nuit se remplissait d'objets, d'objets impossibles, d'architectures, de géométries cinglées

.

1  
Etna

Etna était la seule meuf au Pezner ce soir là venue écouter du *grind*, et c'est comme si les garçons ne la voyaient pas. Elle s'était ramené au concert comme on sort les poubelles ou qu'on descend chercher du pain, sans sac à main, ni sac à dos, en prenant juste la peine d'enfiler ses docs énormes, qui la maintenaient au sol comme un scaphandre aux fonds marins. Les poches de son gilet étaient lestées d'un trousseau de clés, d'une bague à tabac et d'un peu de monnaie. Elle avait ramassé ses cheveux roux à l'arrache pour en faire un gros chignon qui lui pendait derrière la tête. En la regardant depuis le bar où il était accoudé, Lazare s'imagina qu'elle planquait dans sa tignasse un revolver chic en forme de rouge à lèvres, ou bien un shlass au cran d'arrêt sculpté. Il ne voyait qu'elle, la seule meuf ce soir au Pezner venue écouter du *grind*. Il la regardait dodeliner sur cette musique qui ne lui évoquait rien à lui sinon une machine à laver qu'on aurait rempli d'un tas de conneries, des marteaux, des tronçonneuses, des outils de chantier. Les poins serrés, enfoncés dans les poches et qu'elle serrait jusqu'au sang. Rien ne semblait l'atteindre, les coudes des mecs l'effleuraient, autour d'elle s'était la guerre et le pogo l'épargnait. Ça l'intriguait de ouf de savoir comment cette musique pouvait raisonner en elle, en quoi ça la touchait, au point de lui faire remuer la tête et le squelette ; et le cœur dedans, et l'âme dedans. C'était pas évident pour Lazare de faire la différence entre une basse et une guitare, entre tous les instruments, grattés, frappés, pincés par les mecs, encore moins évident de distinguer le rock du punk, le punk du métal, le *doom* du *grind*. Il y revenait pourtant, chaque week-end, et jours de la semaine, parce qu'il aimait voir les gens touchés ensemble par cette musique qui ne lui évoquait rien à lui sinon les clichés qu'il avait du rock et des garçons blancs



énervés. Aussi le patron lui payait des coups et le faisait rentrer gratuit. Lazare savait que ce n'était ni par gentillesse, ni par charité, mais parce qu'il est toujours bon pour le patron d'un rade d'avoir dans sa poche un mec de deux mètres au corps blindé comme une forteresse.

La première nuit, Lazare s'est demandé si ça lui faisait pas un peu bizarre à cette meuf d'être lovée contre lui, au creux d'un arbre de deux fois, trois fois sa taille, cent fois son gabarit. Sa masse, sa grandeur, c'était la chose dont Lazare avait le plus conscience au monde, ce qu'il n'arrivait pas à oublier. Oublier qu'il respirait, qu'il portait des vêtements ou que son cœur battait, il y arrivait pourtant, mais sa grandeur, son immensité, c'était une donnée que sa conscience n'arrivait pas à filtrer et dont il avait, à chaque seconde, chaque instant de son existence, la pleine intelligence, et qui lui pesait, comme une sorte de responsabilité vis à vis des autres, de tous les autres, des plus petits, car il n'avait jamais croisé au cours de sa vie d'autres géants qui puissent se mesurer à lui ; le monde étant ce qu'il est, les grands quand ils se confrontent s'affrontent pour se le partager.

Quand Lazare parvenait à s'oublier, c'était grâce à l'alcool, ou à la drogue, et tout le monde à ses pieds s'affolaient comme des villageois s'affolent au pied d'une montagne sur le point s'effondrer. Quand il lâchait prise, Lazare était un enfant aux commandes d'un robot géant, délesté de son attention aux autres et à sa force, si bien qu'il fallait s'y mettre à dix, ou à quinze pour le harponner, et le ramener jusqu'au rivage de sa conscience dont il s'était éloigné ; le rendre à sa gentillesse, à sa discrétion, faire preuve avec la montagne de cette même attention qu'elle nous accorde quand elle est sobre. Sa relation au monde s'organisait ainsi, comme un contrat stipulant qu'un être aux dimensions hors normes est un bien commun à la société des hommes, que Lazare était

une ressource, ou un miracle, une rivière dont il fallait s'occuper, et Lazare était le bois, et la montagne et le gibier de la petite société qui autours de lui tourbillonnait. Il en était le centre, l'horizon et la gravité. Impossible pour lui de s'extraire du monde, d'espérer un jour se fondre dans la masse, qu'il dépassait d'une tête.  
*Tu devrais faire du basket.*

Alors la première nuit, c'était bien normal qu'il se demande si ça lui faisait pas un peu bizarre à cette meuf d'escalader un homme. Il n'y avait pas d'autre issue en vérité pour tous les deux que de s'abandonner, à leur dimension, à leur gravité, que de mettre en partage leur discrétion mutuelle, leur gentillesse, leur étrangeté, ses épaules aussi fines, et fragiles, que son ventre était large, et solide, si large que le mot caresser ne pouvait rendre compte du trajet effectué par la main quand elle allait et venait du nombril de Lazare jusqu'à ses seins. Hectare de terres et de cul, kilomètres de bouche, de reins. Une main seule ne suffisait pas. Il fallait mettre les deux. Et jouir, se faire jouir, une fois par jour au moins.



La première nuit, après avoir jouit, ils fumèrent trois pétards devant un film de science-fiction loué au vidéo club.

L'histoire d'une humanité qui avait oublié qu'elle venait de la mer et descendait d'un ancêtre aquatique.

Un homme chauve et émouvant joué par Ed Harris.

Se faire injecter un liquide rose dans les poumons et respirer sous l'eau.

Tomber en chute libre au fond des océans  
où des êtres transparents  
accueillent l'homme chauve  
chaleureusement.

## 2

### *The Abyss*

Elle était la seule meuf au Pezner ce soir là, et la seule pour qui ça n'avait pas d'importance. Elle n'avait jamais vu son sexe dans ces moments là, elle le devinait seulement, le surprenait par endroit, du coin de l'œil, sans y prêter attention. Pour elle, ce qui rassemblait les gens était plus important que la façon dont on les avait découpé en filles ou en garçons. Sa soif de musique était la chose dont elle avait le plus conscience au monde, ça et la weed, ce pourquoi elle bougeait et son cœur battait, sans qu'elle puisse l'expliquer. Impossible de comprendre en quoi ça la touchait, les sons, les vibrations, elle en devinait seulement la réponse, la clés de cette vérité qui la transperçait comme le papier d'un paravent pour aller taper dans l'angle mort de sa raison. Certaines choses doivent rester secrètes, certains mystères inexpliqués. Pourquoi la musique nous touche. Pourquoi le soleil, pourquoi la gravité. Et pourquoi elle préférait le plaisir qu'elle donnait aux hommes à celui qu'elle recevait. Elle se savait traversée et c'est tout ce qui comptait. Quand le concert pris fin, elle alla vers le bar pour prendre un dernier verre. Et c'est à cet instant seulement qu'elle le vit, ce mec immense accoudé au comptoir, avec sa douceur et ses lèvres gercées, elle voulu tout de suite en faire sa luge, son bouclier ; s'arrimer à son torse de désespoir en vociférant comme une naufragée. Ce qu'elle décela, dans son immensité à lui, c'était une opportunité nouvelle de s'égarer, comme elle s'égarait déjà dans la grandeur d'un concert de *grind*, de *doom*, de black métal, dans la violence hypnotique d'un mur de guitare, d'un blizzard électrique. Quand elle tira sur le slip de Lazare, la première nuit, sa bite était comme elle l'imaginait : trop grosse pour bander dure, trop large pour qu'elle puisse la mettre dans sa bouche ou même se l'enfiler. Des couilles au savon de Marseille, un gland beige. Elle lui branla la

queue d'arrière en avant en tirant fort sur les muscles, comme pour l'arracher. Puis elle pris sa main et la posa sous sa chatte pour se mettre un doigt, sentir tout de l'ongle, de la pulpe et de la corne entre ses parois. Elle lui massa longuement la queue qu'elle sentait entre ses mains grosse de la même chair qui remplit les joues, les lèvres ou les seins, pleine de cette matière qui dans le corps n'a d'utilité que de donner aux formes humaines leur caractère et leur singularité. Quand il gicla enfin sur les draps et entre les doigts d'Etna, Lazare gémit de répit et de soulagement, puis ses paupières tombèrent, dans un bruit de volets clos.

- Tu viens souvent au Pezner ?
- Souvent oui.
- T'aimes les concerts alors.
- J'aime bien oui.
- T'as pensé quoi de ce soir, le dernier groupe ?
- Oui j'aime bien, c'était bien, et toi ?
- C'est la deuxième fois que je les vois, ils étaient passé l'année dernière, c'est de la grosse frappe. Y'avais moins de monde ce soir, normal un mardi, c'est dommage, c'est le risque en même temps.
- J'parle pas beaucoup moi.
- Quoi, t'as dis quoi ?
- J'parle pas beaucoup moi.
- C'est pas grave, je peux parler moi si tu veux, enfin je peux aussi fermer ma gueule si je te fais chier.
- Non tu me fais pas chier j'aime bien.
- Attends tu marches trop vite avec tes grandes jambes, ça te dis on se pose sur le banc cinq minutes, je vais rouler un pétard.
- D'accord.
- J'ai une canette si tu veux.
- C'est quoi de la frappe ?
- T'as dit quoi ?
- La frappe c'est quoi, c'est du rock ?

- Non ! Ah mais t'es trop drôle toi, de la frappe c'est une expression, ça veut dire que c'était chanmé quoi, ça envoyait du lourd. Non les gars ce soir ils jouaient du *grind*, du *grindcore*, t'as entendu, ça va très vite, t'as le temps de rien comprendre, ça t'arrive dessus, tu pètes un plomb et c'est déjà fini. C'est brutal. *Grind* c'est moudre en anglais, comme pour l'herbe, ça te moud comme de la beuh t'as le temps de rien comprendre.
- D'accord.
- *Napalm Death*.
- De nom, de nom.
- C'est des anglais. Mais ce soir les gars c'était des hollandais. T'es algérien toi.
- Tu connais ?
- Je connais des algériens mais j'ai jamais été.
- Moi non plus.
- Ah toi non plus, t'es né dans le coin ?
- Lorette, tu connais ?
- C'est vers Sainté ça, oui je connais.
- Ah bon tu connais !
- Oui oui je connais, Rive de Giers, tous ces coins, tes parents ils bossaient à la mine ?
- Non à la ferme.
- À la ferme ! Carrément ! On dirait pas, t'es fermier ?

Lazare explose de rire. Il se pince le pif d'un air de dire mais qu'elle est con celle-là.

- Je comprends rien, explique ! T'es drôle toi putain, tu me fais rire.
- Moi je connais que les pentes, mais parents j'ai pas connu, je connais la croix rousse c'est tout.
- Comment ça se fait qu'on s'est jamais croisé ? On peut pas te louper toi pourtant. Si tu vas au Pezner on a du se croiser c'est obligé.
- Je sais pas. J'y suis tout le temps !

Lazare rit de plus belle. Un rire charmant.



- T'es trop charmant toi.
- T'es belle aussi.

La seule fille au Pezner ce soir là s'appelait Etna. Après le concert, le grand garçon la raccompagna. Sur le chemin, ils parlèrent de tout et fumèrent un joint. Quand ils arrivèrent en bas de l'immeuble, la fille invita le garçon à monter. Pas pour un dernier verre, ni pour continuer à discuter ; c'était net, et coupant : monter pour se rouler des pelle et se mettre à poil. Monter pour se blottir, parce que la nuit est seule, d'une solitude chaude à crever. Le garçon est monté. Puis il est resté dormir, une semaine, un mois, puis toute une année.



Etna vivait dans un petit appartement de la rue Bodin, décoré avec trois fois rien : des piles de livres à même le sol, des fleurs séchées, et sur l'étagère de la cuisine, une cafetière rétro en forme de ballon de chimie – un objet rare qu'elle vénérât, et dont la fonction secrète et fantastique dépassait celle de remplir les bols au petit déjeuner.

Avant qu'il emménage chez sa meuf, Lazare dormait dans un local à vélo de la place Valmy. Il y avait passé l'hiver, à grelotter sur des palettes et du carton, cambriolant des merdes à droite à gauche et squattant de temps à autre le canapé d'un petit couple d'étudiants en cinéma qui logeaient sous les combles. Lazare n'avait jamais demandé à Etna la permission de rester. S'installer fut aussi évident et immédiat que leur fusion. La fille et le garçon passèrent une année ensemble à s'arpenter, à se faire jouir avec leurs doigts et leurs mains dans un brouillard de weed perpétuel. Ils se parlaient peu, parfois pas du tout. Quand il fallait meubler le silence, c'était pour dire : « dingue qu'on se soit jamais croisé avant », et ils se le répétaient, comme un miracle, émerveillés de s'être tombés dessus nez à nez. Etna était doctorante en lettres modernes. Elle avait vingt huit ans et fumait de l'herbe à une cadence infernale. Ça effrayait Lazare parfois de la voir s'éclater la tête comme ça. Il ne la comprenait pas toute entière, seulement par petits bouts ; petits bouts de verres, et cristal recollé. Lazare avait vingt deux ans. Leur différence d'âge était suffisante pour que le garçon s' imagine la fille comme une magicienne de *Métal Hurlant*. Elle était celle que les pogos épargnaient, comme la mer noire épargne Charlton Heston dans *Les Dix Commandements*. Lazare était cinéphile. Il regardait peu de films mais lisait tous les résumés du programme

mensuel de Canal Plus quand il arrivait à en trouver un. En mai, Etna lui dégotta un boulot de projectionniste dans un cinéma associatif du plateau, chez des cathos sympas, pas des fachos. Lazare la remercia avec de la weed et une chaîne en argent. Etna s'intéressait à des réalisateurs inconnus au bataillon comme « Straub Huillet » et écrivait sa thèse sur Lautréamont Elle traînait avec les beaux arts. Des petits couples blancs et maigrichons qui s'habillaient comme lui, comme des clochards.

Les objets impossibles réapparurent la nuit du sept août 1992. Lazare et Etna se firent jouer ce soir là, comme tous les soirs, les orteils enfoncés entre les dents, avant de s'endormir sous la défonce. Une panne d'éclairage public avait plongé l'appartement dans une obscurité inhabituelle. Dans un semi-sommeil, Lazare vit les murs de la chambre s'allonger au-dessus de lui en un couloir de ténèbres infinis. Il eut la sensation d'être en équilibre sur une corde minuscule, aussi fine qu'une ligne de pêche. Puis, les formes apparurent au-dessus de lui, descendant depuis l'espace, aussi grandes que peuvent l'être la lune ou les planètes. Revoir ces objets évanouis depuis l'enfance lui donna le sentiment étrange qu'un cycle s'achevait, et qu'un autre commençait. Quand il tendit la main pour les effleurer, les objets éclatèrent en une pulsation terrible qui l'éjecta hors de son sommeil. Il lui sembla que l'immeuble tremblait pour de bon. Les murs de la chambre s'étaient refermés sur les ténèbres comme le couvercle d'une boîte à chaussures. Lazare s'éveilla trempé. Sa transpiration glacée avait fendu les draps jusqu'au matelas. La fièvre l'avait visité pendant la nuit, engendrée par ses cauchemars – à moins que ce ne soit l'inverse. Pas une fièvre d'adulte, mais une fièvre d'enfant, que seuls les enfants connaissent, de celles qui nous bouleversent et font flipper nos parents. Lazare resta à grelotter comme un gamin dans sa pisse, tandis qu'à ses côtés, Etna ronflait, avec ce bruit humide de

ballon d'anniversaire qui le rassurait. Lazare se rendormit, d'un sommeil sans formes, ni tremblement.

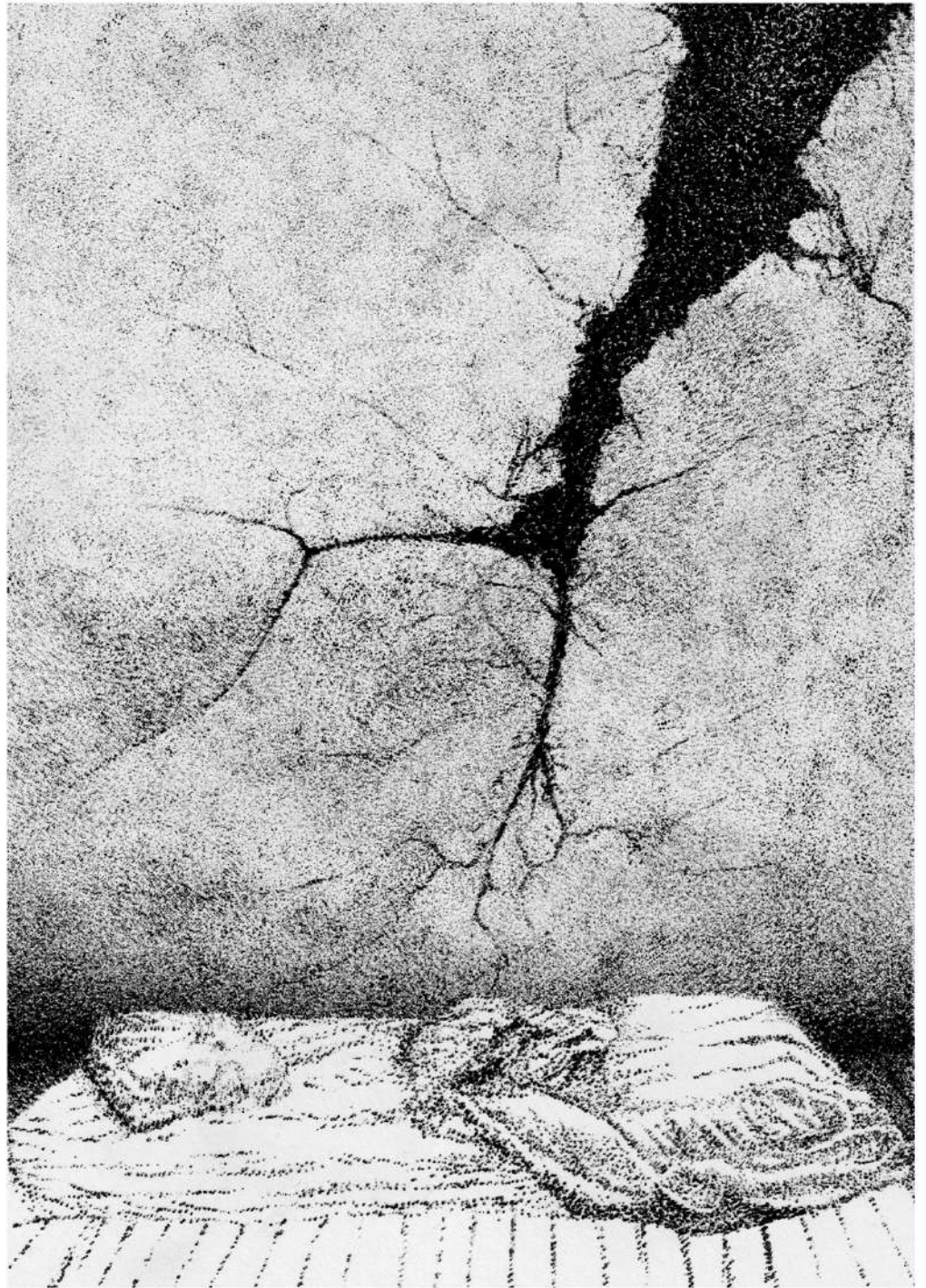
Quand il s'éveilla vers neuf heures, Etna était déjà partie. Il chercha ses cheveux roux sur l'oreiller, puis se sentit léger d'être enfin seul avec lui-même. Sa sueur avait imprégné les draps d'un parfum de foin pourri. Il se leva et tituba jusqu'au canapé pour s'y affaler. L'appart était encore enfumé du pétard matinal d'Etna. Lazare n'aéra pas tout de suite. Il resta quelques instants à transpirer du cul sur le faux cuir et à siroter la brume. Il se branla comme ça, sans images, sans raisons. Il fourra ses doigts sous ses couilles et les renifla pour s'exciter. Il gicla sans bruit, sans appétit, en savourant les secousses qui lui tapaient dans le bassin. Après quoi, il resta inanimé quelques instants, en regardant sa grosse bite dégonfler sur son ventre et le sperme pénétrer la peau jusqu'à devenir transparent. Puis il fit ce truc que personne ne lui avait appris, qu'il avait trouvé tout seul, comme on trouve l'interrupteur d'une pièce en caressant le mur : touiller le jus dans son nombril, porter le doigt à sa bouche, goûter. Une façon d'être tendre avec lui-même, d'une tendresse honnête, et constante, que lui seul pouvait se promettre, goûter cette part de lui-même qu'Etna ne lui avait pas encore dérobé, puisqu'il se savait envahi par elle, tout autant qu'instruit ; dépossédé, tout autant qu'abrité – émancipé par son amour, mais hanté par sa folie. Lazare n'était pas préparé à ce que leur histoire s'arrête, à ce qu'Etna disparaisse, qu'elle s'évapore d'avoir fini les travaux, le laissant avec la toiture béante, les poutres apparentes, incapable de s'apercevoir sans plisser les yeux, par temps dégagé, là-bas au loin, peut-être c'est moi, peut-être je me reconnais, refuge, ou palais, ruine des vallées conquises par cette meuf qui s'était mis en tête de retaper un mec comme on retape une grange.

Lazare tira l'antenne du poste de radio et mit France

Info. Il remplit la cafetière ballon avec précaution, comme il l'aurait fait avec une pièce de musée archéologique. Il ne prêta d'abord qu'une oreille distraite aux bulletins d'information, mais les mots choisis par le journaliste étaient si percutants qu'il se détourna un instant du café en train couler.

*« Des analyses génétiques devraient déterminer si ces ossements appartiennent bel et bien à une branche encore inconnue de l'espèce homo, car si la communauté scientifique se montre prudente, l'équipe française qui publie aujourd'hui sa découverte dans la revue Science, quant à elle, ne cache pas son enthousiasme. Écoutons le professeur Vessack, chercheur au département de paléontologie du CNRS, à l'origine de cette découverte dans la grotte du Cerdon :*

*« Tout nous porte à croire que cet Homme du Cerdon appartiendrait à une espèce d'hominide encore inconnue, « espèce », en science de la vie, c'est à dire que cet Homme serait, dans sa morphologie et dans son code génétique, entièrement différent de nous, mais différent comment, différent en quoi, ça nous ne pouvons pas encore le dire. C'est une découverte absolument extraordinaire, qui vient compléter notre arbre généalogique humain, si on peut encore parler d'arbre, puisque, à mesure que ces ossements émergent du sol, et ce ne sera de toute évidence pas le dernier, notre histoire phylogénétique, notre histoire humaine, et bien, nous apparaît plutôt sous la forme d'un buisson, c'est à dire qu'elle n'est pas linéaire cette histoire évolutive, mais qu'elle est touffue, un peu comme une fleur de pissenlit si vous voulez, mais cette découverte si... si elle nous bouleverse, si elle nous interroge autant, ce n'est pas tant par sa nature, par la nature de cette mandibule en elle-même, mais c'est par c'est son âge, car voyez vous, la datation que nous avons effectuée laisserait entendre que cette humanité inconnue aurait cohabité avec les Sapiens, sur une période et une aire géographique extrêmement vaste, et qui dit cohabitation dit bien sur mélange, métissage, et nos livres, nos livres d'histoire, nos livres de biologie, ce qu'on y a écrit, et bien nous sommes sur le point de le réécrire intégralement.*





« *Le professeur Vessack au micro de Julien Couturier pour France Info, au sujet de la découverte de cette nouvelle espèce baptisée par les équipes françaises*

4

*Homo Korriganed. »*

Lazare se retourna vers le poste de radio comme si le journaliste l'avait interpellé en personne pour lui dire d'enfiler un slip. Il fut si surpris qu'en reculant, son boule de trente six kilos tapa contre le ballon de la cafetière, la faisant valdinguer sur le carrelage. L'objet se brisa en mille morceaux, inondant le sol d'un jus brûlant. Lazare fut éjecté de sa rêverie. Un rêve éveillé dans lequel des homos inconnus s'enculaient au bord des rivières de *la Guerre du Feu* de Jean-Jacques Annaud.

« Yayayaaaaa la putain de sa mère, oh lalaaaa la putain de sa race. »

Lazare n'avait qu'une vague idée des pouvoirs secrets que renfermait la cafetière. Il savait juste que sa magie allait au-delà de l'excentricité, qu'elle était palpable, que l'objet vivait de sa vie propre de lampe à génie. L'idée qu'un Djinn ait pu s'en échapper l'épouvanta plus encore que d'imaginer la fureur de sa meuf s'abattre sur sa gueule quand elle rentrerait. Lazare resta planté devant le désastre à se frotter le menton. Il sut au plus profond de ses côtes qu'il resterait un petit garçon jusqu'à la fin de ses jours.

5  
À la poubelle

Quand Etna rentra à l'appart à seize heures, les restes de la cafetière étaient déjà dans un sac, et le sac dans une benne à ordure. Il flottait dans le salon une odeur de café froid de maison de retraite. Etna claqua la porte et jeta son trousseau de toutes ses forces dans le bol de l'entrée, comme elle le faisait chaque soir pour reprendre possession des lieux et faire en sorte que Lazare se sente comme une merde d'être resté toute la journée chez elle à se branler. Il était toujours là à son retour, dans la même peau où elle l'avait laissé, à cette différence prêt qu'il avait enfilé ce qu'il avait de plus habillé. Engoncé dans son jean Prisunic, Lazare l'attendait dans une ambiance solennelle. Ça sentait la connerie. Etna ne prit pas la peine de l'embrasser. Ses pensées étaient toutes entières focalisées sur le joint qu'elle allait rouler.

- J'ai péti ta cafetière.
- QUOI.
- Ta cafetière.
- MAIS QUOI. PUTAIN.

Etna devint rouge, presque mauve. Des miettes de tabacs tombaient en pluie sur ses seins. Elle explosa en larmes. Lazare ne l'avait jamais vu dans cet état. Lui non plus n'avait jamais ressenti autant de culpabilité, de désespoir même.

- Excuse-toi au moins !
- Excuse-moi.
- Mais putain.
- Excuse-moi !

Etna marmonnait entre ses dents serrées. Des sanglots incontrôlables lui raclaient la gorge.

- Elle est où ?
- À la poubelle en bas.
- Mais j'hallucine. J'hallucine.

Elle s'écroula enfin sur le canapé. Elle tenta de finir son splif, mais les feuilles se décomposaient entre ses doigts trempés. Lazare, lui, restait prostré, avec sur la gueule cette expression qu'ont les clébards attrapés après avoir chié sur le tapis. Il attendait que l'orage passe. Ils finissaient toujours pas passer. Ça mit Etna dans une colère plus dure encore de le voir tel qu'il était, un gosse de trois kilomètres et cent étages. Elle se sentit submergée par une cruauté dont elle s'ignorait capable, puisque ce sentiment n'existait qu'au sein des couples en phase terminale, ce genre de relations dans lesquelles elle s'était juré de ne jamais s'encroûter. Le jour où Etna avait compris que Lazare n'était ni un miracle, ni un rocher, mais un ado dans un corps montagne, sa passion s'était ratatinée en amour, puis son amour en tendresse, sa tendresse en flemme, sa flemme en hostilité. C'était arrivé aussi vite que crèvent les plantes d'appart, à vitesse poussière, celle du temps conjugal dilaté.

- Je veux que tu te casses.

Lazare sentit comme un vide immense l'aspirer.

- Je me sens plus chez moi tu comprends, j'ai besoin d'être seule c'est tout.

*(Tu sais où tu vas dormir ?)*

- Attends je te roule.

Lazare lui prit le matos des mains et lui roula son joint comme il le faisait parfois, avec la minutie des petits garçons maladroits qui pétent les bibelots de leurs daronnes quand elles ont le dos tourné.



- T'as entendu ce que j'ai dit ?

Etna se radoucît. C'était plus fort qu'elle, la tendresse. Elle attrapa le joint roulé avec dévotion et l'alluma.

- Oui j'ai entendu.

La fumée envahit le salon. Etna s'embruma petit à petit, ses émotions diluées dans une aquarelle de bleu et de noir. *Mon ange mon ange*, pensa-t-elle, *puis casse-toi, casse-toi je t'en supplie mon amour*.

- T'as entendu ils ont découvert des hommes, des fossiles.

- Oui j'ai entendu. C'est ouf.

Elle lui caressa le genou. L'amour lui tabassait le ventre.

- On va se revoir ?

- Mais oui on va se revoir putain. J'ai besoin d'être seule c'est tout.

Elle tira sur le joint et dans une dernière rafale de drogue, elle expira :

« Seule putain seule. »

Après avoir débarrassé le plancher, Lazare passa la fin d'après-midi sur un banc de la Cerisaie. Il fuma des clopes jusqu'au coucher du soleil, jusqu'à ce que sa bouche devienne boueuse et son cœur fatigué. Après quoi, il déambula sur le plateau avec sur le dos un sac plastique contenant l'essentiel : deux slips et deux canettes. Arrivé au Gros Caillou, il descendit jusqu'à la place Colbert où il trouva un banc où squattait d'autres gros papillons comme lui, certains qu'il connaissait – Mehdi, Caillasse, les Jumeaux – d'autres qu'il rencontrait, comme ce gars sans âge avec les dents de Laurent Voulzy.

- Tu te planquais où Lazare, tu sors de taule ou quoi ?

Les flasques et les joints tournaient, et les conneries qu'on se racontait entre papillons étaient interrompues de temps à autres par des clients qui repartaient les poches pleines de coke jusqu'à leurs apparts de l'autre côté du pont.

- L'état c'est des pions et nous on nous encule, ils nous mettent leur chibre dans le cul bien profond et le jour, le jour où tous les gens qui ont des chibres dans le cul se diront « maintenant c'est à nous de les enculer » : ils verront.

- Moi ce matin je me suis levé petite forme, oh ma chienne elle m'a pété les couilles.

- Faut freiner la machine, faut freiner le capitalisme !

- D'où tu parles de frein t'es circoncis.

- Quand t'es circoncis le frein il sert plus à freiner du tout, c'est comme la corne sur les mains, quand tu fais le chantier tous les jours c'est pareil tu t'habitues à la sensibilité.

- Caillasse depuis le temps son gland c'est un marron !

- Oui un marron chaud ! Nan : UN MARRON GLACÉ !
- UN MARRON GLACÉ PUTAIN !
- Lazare tu te faisais pomper depuis tout ce temps ?
- Mais j'étais là, j'ai jamais bougé.
- On te voyait plus !
- Mais j'étais là, juste au-dessus, la rue au-dessus.
- Tu t'es fait entretenir, les marrons bien au chaud.
- Je sais pas, j'ai pas bougé !

La nuit fila et les papillons quittèrent le banc les uns après les autres, laissant Lazare seul parmi les mégots et les canettes vides. En contemplant la ville, le garçon eut l'impression de se tenir au bord d'un gouffre immense de liberté, avec en travers des côtes, un chagrin incalifiable, et les arbres pour seule compagnie. Comme il n'avait personne à enlacer, ni pour le réconforter, il croisa les bras sur son ventre et serra fort, très fort, en tirant sur ses jambes. Il se réchauffa en pensant à toutes ces rues et ces recoins qu'il avait à sa disposition pour se perdre, et rencontrer d'autres spectres égarés. Il se leva du banc et pensa « j'ai pris racine » quand il sentit ses jambes engourdies s'arracher du sol. À chaque ruelle qu'il empruntait, les odeurs de pisse et d'ordure lui rappelaient qu'une ville est une forêt, et que les gens qui la peuplent vivent de la même vie d'écureuil et de sanglier : manger et se cacher, fuir, se défendre et s'enculer, des vies qui laissent derrière elles comme des traînées d'indices, alors Lazare pensa : « la ville c'est ma forêt ! » et il fut joyeux soudain de s'y promener. Il entra dans la cour des Voraces. Les vestibules de pierres s'élevaient majestueux au-dessus de lui, comme un Fort Boyard craignos. Quelques fenêtres éclairées indiquaient qu'on avait du mal à dormir cette nuit, qu'on tournait dans son lit, bordé d'insomnies chaudes, à ruminer le mal qu'on inflige à ceux qu'on aime le plus au monde. Lazare descendit les escaliers et traversa un couloir centenaire encombré d'affaires et inondé de pisse. Comme il n'avait croisé personne jusqu'à présent, Lazare sursauta lorsqu'il

aperçu deux silhouettes repliées dans l'obscurité, leurs visages soudés, fondus l'un dans l'autre pour s'échanger ce qu'il devinait être un baiser. Un baiser à pleine bouche, offert à pleines mains, dans des postures raides et tendues, dépourvues de toute sensualité. On aurait dit deux abeilles déglutissant du pollen à travers leurs gosiers de machines. L'homme qui plaquait l'autre contre le mur était entièrement nue. Lazare pouvait voir la raie de son cul, et la peau livide de ses hanches reflétait les lueurs d'un lampadaire lointain. En temps normal, le garçon se serait marré de tomber sur une telle scène en pleine nuit. Il aurait tracé sa route l'esprit léger, léger d'apprendre que la nuit, la ville – *la forêt* – puisse abriter des roulages de pelles le cul à l'air entre deux poubelles. Mais la scène n'avait rien de tendre ou d'amusant. On aurait plutôt dit un rite de prédation lente, de digestion reptilienne. Ce qui se jouait devant ses yeux était inqualifiable, si bien que Lazare douta avoir à faire à deux amants. Il resta un instant à observer le couple, dans un état de frayeur tel que, le souffle coupé, il lui sembla entendre le bruit des bouches ventousées l'une à l'autre, régurgitant un miel invisible entre leurs joues. Dans les ténèbres, tandis que son cœur bourdonnait d'effroi, Lazare entendit l'un des hommes murmurer dans un hoquet : « Prend moi les couilles ». Des mots crus, comme le blanc cru des fesses nues, comme celui de ces deux bras tendus vers le visage de sa proie en formant un arc obscène, une élongation telle que Lazare eut la certitude que cet homme aux fesses nues n'en était en pas un, sans qu'il puisse pour autant le confondre avec autre chose.

*Mais qui dans le jardin des hommes leur ressemble  
et marche sous leur forme ?*

À cette pensée, Lazare recula d'épouvante. Il trébucha dans un bordel de rouilles et de poussettes qui, en s'effondrant, raisonna jusqu'au dernier étage des Voraces. Les deux silhouettes bondirent comme si un saut d'eau

froide leur était tombé sur la tête. L'homme – *celui qui était humain* – en profita pour se libérer du baiser mortel. Il disparut dans la nuit, ses talons dérapant sur la pierre, tandis que le monstre, enragé par la surprise, fit volte face vers Lazare et se jeta sur lui. La créature bondit à une telle vitesse que le garçon eut à peine le temps de retenir ces long bras tendus vers sa gorge pour l'étrangler. Le monstre n'était pas bien grand comparé à lui, pourtant Lazare sentait émaner de cet être une force et une agilité hors du commun. Ses hanches et son ventre énorme pesaient lourds contre celui du jeune homme. Lazare ne vit rien du visage de son assaillant, hormis une masse épouvantable d'algues et de foin, d'où s'échappaient des formes argileuses. La créature chevauchait Lazare, l'enserrant entre ses cuisses. Il pouvait la sentir tout entière, son souffle, sa transpiration brûlante, le crin qui recouvrait ses épaules comme un manteau épineux. Au contact de cette forme qu'il n'arrivait pas à concevoir, Lazare hurla :

« Mais dégage pédé ! »

et lui envoya son poing de toutes ses forces à travers la mâchoire. La créature roula en arrière. Elle s'écroula dans les poubelles, sans pousser un cri, ni un jappement, les membres désarticulés, son ventre mou dégoulinant sur le sol. Jamais dans sa vie, Lazare n'avait eu à affronter pareille terreur. Vautré dans la ferraille qui lui lacérait le dos, le garçon se cramponna au vide et racla le sol avec ses ongles. Des mots se bousculaient dans sa tête, des mots issus d'un folklore dont il ignorait le sens et l'origine, et qui valsaient devant ses yeux comme les masques d'une maison hantée de fête foraine. Son regard se posa alors sur une chose gisant sur le sol, une masse spongieuse et brune, luisante comme un déchet d'abattoir. Comme rien dorénavant ne pouvait le surprendre, Lazare s'imagina avoir cogné la créature tellement fort qu'elle en avait perdu la cervelle. A cette

peur animale qui l'envahissait s'ajouta celle, plus pragmatique, d'avoir assassiné un être humain par erreur, en pleine crise de panique aiguë. Il s'imagina déjà en cavale, la mâchoire du monstre ramassée dans un sachet plastique de keuf, étiquetée dans un tiroir du FBI. Mais le monstre se redressa. Et dans une démarche froide, presque mathématique, comme si les forces avaient été mesurées et les risques calculées, il s'avança vers l'organe gisant sur le sol et se pencha pour le ramasser. En glissant entre ses doigts noueux, l'objet écarlate fit un bruit de viande flasque. Le monstre le porta à sa tête, puis l'enfila sur son crâne, pour y fourrer sa chevelure hirsute. Ce que Lazare avait pris pour une cervelle était en réalité un bonnet, une poche cousue dans un cuir d'un rouge si chaud et si brillant qu'on l'aurait dit arraché aux flans d'un animal. Une fois recoiffé, le monstre tourna les talons pour s'éloigner dans une traboule. Sa démarche était tranquille, aussi tranquille qu'aurait pu l'être un requin tournant le dos à sa proie ridicule pour s'adonner, au fond des océans, à des méditations plus nobles, et plus sanguinaires. Avant de disparaître, le monstre se retourna une dernière fois vers Lazare et lui jeta un regard abominable, un regard brillant de douleur et de cruauté, au fond duquel dansaient des formes et des architectures impossibles.

## 8 Évaporée

Quand Lazare tambourina à la porte du quatrième étage de la rue Bodin, Etna ne répondit pas. Le garçon tremblait encore de tous ses membres. Peu importe ce qu'Etna et lui s'étaient dit, il voulait la voir, il voulait tout lui raconter. Le monstre, les fesses, le bonnet de viande. Il tambourina encore.

- Bébé ! Bébé !
- Ça va Lazare ?
- Oui oui.
- Elle est partie tout à l'heure ta copine, vous vous êtes fâché ?
- Non non.
- Allez, bonne nuit mon grand, bon courage.

La voisine en pyjama referma sa porte à double tour. Etna n'était pas partie. Lazare en était persuadé. Elle s'était volatilisée. Pour ne laisser dans l'emprunte de son canap' qu'un nuage de poussière argentée. Il aurait voulu courir après cette fumée qui avait la forme d'une femme, l'aspirer encore, une dernière, dernière lampée. Il aurait voulu la rattraper, se blottir, s'excuser, lui crier ce qu'il n'avait jamais osé lui dire : pas « je t'aime », mais « tu m'as fait », et « c'est tout ». Est-ce que c'est tout ? Ça suffit ? Lazare dévala les escaliers, aveuglé de larmes chaudes. Il traversa les pentes jusqu'à la Saône, puis remonta les quais. Le matin arrivait à toute vitesse, gorgeant le ciel de coton gris. Quand Lazare arriva sur la place Valmy, il défonça la porte d'entrée du numéro dix-huit et retrouva son garage à vélo dans l'état où il l'avait laissé. Une pile de couvertures gisait sur une palette de bois noirci. Il s'effondra de tout son long sur cette couche puante puis enfouit son visage entre ses poings pour pleurer. Lazare s'endormit presque instantanément, avec dans la tête cette chanson qu'il écoutait enfant : *je voudrais le silence enfin, et puis le vent.*



9  
Dans le marc de café

- Alors. Tu vois ça se dépose sur le ballon, ça fait des images.
- D'accord.
- Je vais les lire pour toi. Mais d'abord, est-ce que t'as des questions ?
- Non.
- T'as pas de questions à poser ?
- À la cafetière ?
- Mais non gros bêta, c'est pas la cafetière qui va te répondre !
- Je sais pas moi. C'est qui ?
- Bah... C'est l'univers quoi.
- Dieu ?
- Si tu veux.
- Je crois pas en Dieu moi.
- Faut que tu t'ouvres. Dieu, le destin, ce que tu veux, mais c'est un jeu, on s'amuse.
- C'est un jeu, mais c'est sérieux pour toi, t'y crois. La cafetière tu lui parles tous les jours.
- Oui. T'as pas de questions alors ?
- Bah non. « *Est-ce tu m'aimes* » ?
- Dans un couple y'en a toujours un qui aime l'autre plus que l'autre.
- Ça veut dire quoi ?
- Je sais pas, c'est ce qu'on dit. Alors. On se concentre. Je vois...
- HAHAAHAHA !
- Mais rigole pas !
- HAHAAHA !
- T'es chiant putain. Bon. Je vois de la musique.
- Ouais d'accord.
- Je vois une scène. En fait, je te vois sur scène.
- C'est la cafetière ou toi qui parle ?
- C'est l'univers qui parle à travers la cafetière, et la



cafetière à travers moi. J'interprète, c'est tout, je traduis. Je te vois sur scène, devant un public. T'as déjà fait de la musique ?

- Non, c'est pas pour moi ça.

- Et bah dommage. T'as déjà couché avec des mecs ?

- QUOI ?

- Allez réponds.

- C'est plus Dieu qui parle là, c'est toi !

- J'aime bien savoir. Je demande ça à tous mes mecs, je sais pas pourquoi, je dois être folle.

- Tous tes mecs, ksssssssss.

- Alors ?

- Non je suis pas pédé.

- C'est pas une question d'être pédé si tu veux mon avis.

- Bon tu roules ?

- Attends. T'as jamais essayé ?

- Bah peut-être. Ça te regarde pas wesh.

- AH ! « PEUT-ÊTRE » ! Je vais y arriver à te tirer les vers du nez tu vas voir. T'as kiffé ?

- J'ai pas envie de te dire. Tu sais les jeunes ils essayent.

- Ah ouais, quand t'étais ado, ça on s'en fout. Bon, roule toi, j'ai la flemme. T'as pas remarqué comment les mecs ils te regardent.

- Non.

- Bah tu plais. Tu plais aux mecs ! C'est parce que t'es grand, ça les rend ouf. Moi aussi ça me rend ouf d'ailleurs.

- Hahahaha.

- Bah ouais. Ça me rend FOLLE FOLLE FOLLE.

- J'y peux rien ça. Ça me fait pas plaisir. J'ai...

- T'as ?

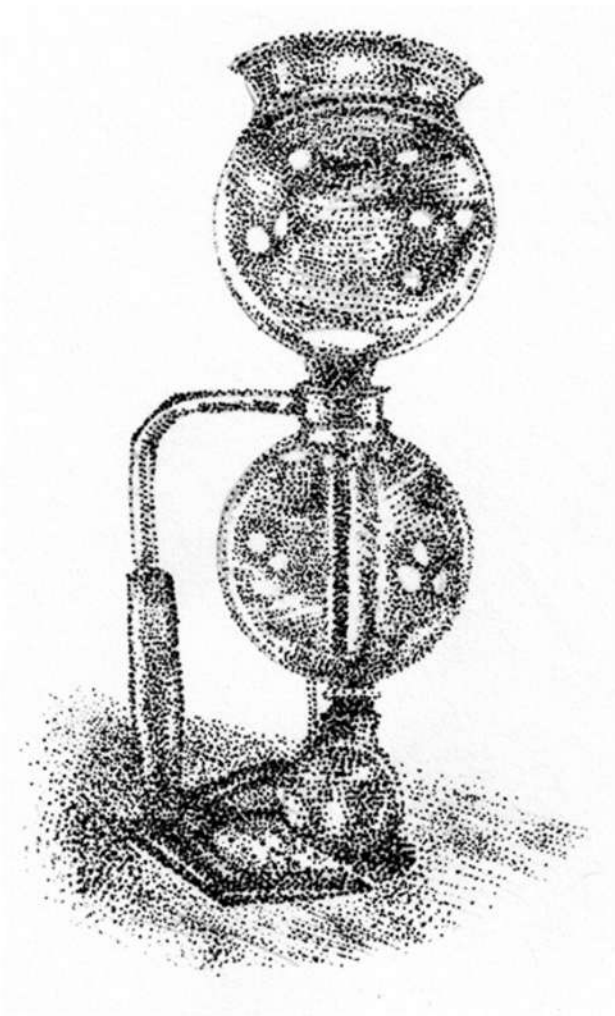
- J'ai... Je sais pas comment dire. J'ai pas l'impression qu'on regarde qui je suis, mais juste le grand. Le grand, le grand. Ça me saoule. Je suis pas que le grand. J'aimerais être autre chose.

- T'aimerais ou *tu es* ?

- Je suis, je suis. Je suis plein de choses. Je suis ton amoureux, je suis ton homme, ton mari.

- Et quoi d'autre ?  
- Bah rien.  
- T'es rien sans moi ?  
- Bah non je suis rien, je suis rien, je suis rien.  
- Mais si, Lazare. Tu m'as dit: je suis plein de choses. Dis moi alors, t'es quoi ?  
- Je suis une pauvre merde, un charclo, je suis là je squatte chez toi, c'est quoi ? C'est quoi ça ? Je suis fumeur, je fume des clopes, c'est moi ça. Je suis un drogué aussi, un alcool. Je bédave, je chourrave, c'est moi. Je suis quoi, je suis quoi. Je suis lyonnais. Je suis un vrai lyonnais. Je suis orphelin. J'ai perdu mes deux parents, j'ai pas de famille, je suis seul. Je suis plein de choses, mais je suis seul, la vérité je suis seul, comme personne peut comprendre, personne peut ressentir. Et seul, les gens seuls, ils pensent, ils pensent beaucoup, ils s'imaginent plein de choses, ça tourne à cent à l'heure dans leur crâne, toujours. Genre moi, quand ça tourne, j' imagine avant, bien bien avant, dans le passé, je marche dans la rue, je pense à comment c'était l'antiquité, je pense aux gens comment ils vivaient, et comment ils mourraient, et c'était horrible de mourir avant, je passe au jardin des plantes, et je pense à Sainte Blandine, tu vois Saint Blandine ? Et les lions putain, les lions des romains, c'était la guerre et c'est toujours la guerre, partout la guerre, je me dis c'est pas possible, c'est pas possible que l'homme puisse être aussi mauvais, genre, assoiffé de sang tu vois, mais pire que ça, barbare, comme des monstres, je peux pas comprendre qu'on détruise tout, qu'on veuille tout détruire et en même temps quand je suis en ville, que je marche, je me demande comment c'est possible qu'on ait construit tout ça, les routes, et inventer les routes, et les murs, et qu'on vive dans des maisons, dans la ville, et qu'on puisse construire des églises, et faire tenir tout ça debout, tu pourrais toi construire une église ? Je connais personne qui sait faire ça et pourtant les hommes ils font des églises depuis toujours.

- Je sais plus qui dit ça, mais on ne sait pas qu'on est capable de construire une cathédrale avant d'en avoir construit une.
- Ah c'est beau. T'es chic.
- Et toi t'es un cœur pur. Je t'aime putain.
- Moi aussi je t'aime.



# Comment devrions-nous vivre ?

1

Merci à Nath  
pour ton regard extralucide

Merci à Camille  
pour ton travail d'adaptation  
à fleur de peau



Les Éditions Douteuses

## COMMENT DEVRIONS-NOUS VIVRE ? - 1



### Marguerin Le Louvier

*Il a exercé la sinistre besogne de poète avant de se recycler dans le roman*

*cryptopornographique: un sous-genre de la littérature érotique mettant en scène des cryptides tels que le Yéti, le Chupacabra ou encore l'Homme-Mite. Son nouveau roman, Comment devrions-nous vivre ? - réunit les principales obsessions de l'auteur: les gnomes, la paléoanthropologie et le sexe oral entre hommes.*

Dans les rues de Lyon, à la nuit tombée, des êtres semblables aux hommes sortent des sous-sols, dévoilant leur présence à quelques fêtards égarés. Des êtres nus au regard cruel, coiffés de bonnets rouges sanguinolents semblables à ceux des gnomes des contes pour enfants.

Ignorant tout du bien et du mal, du féminin et du masculin, sont-ils les naufragés d'une tempête interdimensionnelle, ou bien les descendants d'une société néandertalienne muette et télépathe ?

Lazare, jeune marginal à la carrure de géant, a croisé leur chemin. Comme Simon après lui, et Timo après lui, et Barnabé. Au cours d'une nuit lyonnaise chaude et alcoolisée, ces jeunes hommes vont faire l'expérience de leur propre humanité en se confrontant à une altérité elfique, échappée d'un folklore de la nuit des temps.



### ÉPOUVANTE GAY Inédit, texte intégral

Imprimé à Toner Toner  
en novembre 2023  
à Vaulx-en-Velin, France.